

XYZ. La revue de la nouvelle

Montréal fantôme

Perrine Leblan



Numéro 144, hiver 2020

Dépression : nouvelles du fond du baril

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblan, P. (2020). Montréal fantôme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 15–21.

Montréal fantôme

Perrine Leblan

DEBOUT au milieu de la masse compacte de corps qui déborde du bar jusque sur le trottoir, entourée de mes amis proches, je la ressens de manière encore plus flagrante. Ma solitude résonne plus fort dans le fracas des conversations; la musique et les rires ricochent sur moi. Malgré les espoirs que je m'étais faits avant de sortir, ici aussi, il y a cette frontière invisible qui m'isole du cours de l'existence, m'enfermant au beau milieu du monde.

J'ai depuis longtemps décroché de la discussion que mes amis s'efforcent d'entretenir en haussant la voix par-dessus le brouhaha ambiant. J'entends encore les mots, je perçois toujours le flux des échanges, mais j'en suis aussi déconnectée que s'ils parlaient une langue étrangère. Pourtant, et c'est peut-être le pire, c'est le langage que parlait mon cœur, il y a à peine quelques jours.

Amour vient m'enlacer et je réponds machinalement à ses gestes, qui n'ont rien de réconfortant, car ce sont eux qui me font réellement prendre la mesure du vide. Même blottie entre ses bras, je perçois le néant qui s'est creusé dans ma poitrine.



Lorsque Amour relâche son étreinte pour aller commander d'autres bières, la tentation de m'esquiver se fait pressante. J'ai peur que quelqu'un finisse par décrypter mon silence, et je n'ai pas la force d'inventer des excuses. Si je m'enfuis, cependant, je devrai me justifier plus tard, ce qui me semble tout aussi impossible. À la place, j'essaye de me raccrocher à la conversation. Je saisis quelques mots au passage et je rebondis dessus avec une plaisanterie arrachée à l'insignifiance. Si j'essaye assez, peut-être que je finirai par me convaincre. Mes amis éclatent de rire avec enthousiasme,

alors que l'humour m'a laissé dans la bouche un goût vide, comme celui d'une bière sans bulles.

Je finis par aller me réfugier aux toilettes. Depuis la file d'attente, j'ai le temps d'observer mon groupe d'amis à l'autre bout du bar. Ils rient, parlent fort et oscillent sur la musique, parmi tous les autres corps qui font de même. Tout est normal, tellement normal, et pourtant rien n'a de sens. Je sais que j'aime ces gens, cette certitude est ancrée si profond en moi que je ne peux pas en douter. Je n'arrive simplement pas à ressentir quoi que ce soit.

La soirée suit son cours et je continue à vider verre après verre, espérant chaque fois trouver un sentiment caché au fond, mais rien ne vient, rien ne se remplit en moi, sinon ma vessie.



J'aurais voulu trouver un prétexte pour ne pas rentrer dormir avec Amour, mais je n'ai ni le courage ni l'envie de lui mentir, alors je ne dis rien : c'est la seule vérité que je peux lui offrir. Nous revenons à pied chez moi en titubant à travers Villeray et, à mon soulagement, à peine entrée dans l'appartement, elle s'écroule sur le lit et s'endort, ronflant toute la bière de la soirée. Je m'allonge à mon tour, même si je sens que je ne pourrai pas dormir. Je m'obstine à remuer entre les draps à la recherche du sommeil, de quiétude, de quelque chose, n'importe quoi, jusqu'à ce que ça devienne insupportable.

Je me redresse alors et j'observe le corps étendu près de moi dans le lit, me concentrant pour ne pas poser les yeux ailleurs dans la chambre, car depuis quelque temps l'obscurité fait naître une multitude d'ombres menaçantes.

À regarder Amour comme ça, j'ai l'impression de la voir pour la première fois. Après des mois passés ensemble, à ce moment précis, je me demande qui est cette inconnue qui dort à côté de moi. Sa présence familière se fait oppressante.



Je suis tout à coup prise d'une envie de pleurer, comme on est pris d'une envie de vomir. C'est une sensation qui submerge tous les autres sens. Elle semble naître quelque part dans mon estomac, puis remonter à la surface. J'essaye de lutter un instant, de la repousser, mais en vain.

J'ai tout juste le temps de me précipiter jusqu'à la salle de bain avant de fondre en larmes, avec le même sentiment honteux que si j'avais régurgité dans les toilettes. Je me recroqueville dans un coin, appuyée contre la baignoire. Mes doigts se resserrent sur les premières parties de mon corps qu'ils trouvent, mes ongles s'enfonçant dans mes biceps. Incapable de faire autre chose, j'attends que les vagues de sanglots se calment, comme on attend le passage d'une marée, sans comprendre les forces en jeu.

L'accalmie se fait attendre, et je finis par me demander s'il y a une limite à notre capacité à pleurer. Est-ce que notre corps finit par s'assécher après une certaine quantité de larmes ? Ce serait une perspective rassurante de savoir qu'il y a une fin.

Les secousses s'apaisent enfin, mais je demeure prudente. J'ai l'impression d'être une bombe qui peut exploser à tout instant.



La lune éclaire la vieille cuisine par la fenêtre, ajoutant quelques touches de bleu sur ma nuit blanche. Assise sur le plan de travail, je bois du lait à même le carton en absorbant les bruissements de la vie nocturne, à l'affût d'une émotion qui remuerait dans un coin du silence jamais tout à fait silencieux de la ville. Heureusement, tout est feutré dans ces heures creuses de la nuit, même le vide.

Au bout de quelques minutes sans bouger, j'entends des craquements de plancher en provenance du garde-manger-buanderie-fourre-tout attenante à la cuisine. Je me redresse

pour écouter, mais étrangement, ça ne m’alerte pas. Ces bruits n’ont rien d’inquiétant, ils n’ont pas la résonance sinistre des pas de rôdeurs. Il s’agit d’une présence délicate, peut-être celle d’un ectoplasme bienveillant.

J’ouvre la porte et je descends les quelques marches branlantes jusqu’au sol rugueux de ce vaste placard. Ça me prend quelques instants pour repérer mon visiteur, dissimulé au milieu du chaos qui encombre la pièce, la rendant quasiment impraticable. Il s’agit d’un chat brun efflanqué, blotti derrière une paire de bottes de pluie, entre une étagère bancale et une vieille valise jaune. Je m’en approche doucement, mais le chat bondit et se faufile parmi le désordre, ressortant par une porte entrebâillée, à moitié dissimulée dans un angle au fond.

J’ai déjà remarqué cette porte, mais je ne m’en suis jamais préoccupée depuis que j’ai emménagé. J’imaginai que c’était une issue condamnée et je n’ai jamais eu le courage de dégager les objets obstruant le passage pour vérifier. La porte existait simplement dans un recoin de mon esprit.



Je n’hésite pas longtemps. J’ai quelques difficultés à déplacer les objets qui encombrent le chemin sans trop faire de bruit, je m’immobilise à plusieurs reprises, l’oreille tendue, de peur de réveiller Amour. Je finis par réussir à dégager l’accès juste assez pour me glisser de l’autre côté de la porte.

Je ne sais pas à quoi je m’attendais, mais je suis surprise de me retrouver dans une cage d’escalier sombre, en bois brut, entièrement recouverte d’une épaisse couche de poussière ocre. Je m’accroupis pour la toucher du bout des doigts, et la texture de ces grains de poussière est la chose la plus réelle que j’ai ressentie depuis un moment.

Je reste indécise sur le seuil de cette cage d’escalier, qui semble avoir été désertée depuis longtemps. Lorsque mes yeux finissent par s’habituer à l’obscurité, j’arrive à distinguer les traces de pattes que le chat a laissées dans la poussière et qui mènent vers le haut de l’escalier.

Je gravis lentement les marches qui grincent et je dépasse un premier palier, avec une porte fermée, continuant à suivre les empreintes du chat jusqu'au dernier étage. Une porte entrouverte sur un débarras similaire au mien me fait réaliser que ces issues donnent chacune sur leur propre appartement; cette cage d'escalier est une réplique clandestine de celle, officielle, du bâtiment.



Je redescends silencieusement, de peur que quelqu'un ne me surprenne à l'arrière de son appartement au beau milieu de la nuit. Malgré mes craintes, je me laisse attirer en bas de l'escalier par un faible rayon de lumière, qui a grimpé jusqu'à mon palier pendant que j'explorais ceux au-dessus. Lorsque j'atteins le rez-de-chaussée, dont la porte donne sur l'extérieur, je découvre que c'est l'un des premiers rayons du soleil, qui commence à se lever sur la ville.

Je pousse la porte entrebâillée, qui s'ouvre sur la ruelle. Figée sur le seuil, je baisse les yeux sur mes chaussettes, imprégnées de poussière orangée. Je fais un pas dans la ruelle pour sentir le bitume sous mes pieds et la porte se referme derrière moi dans un claquement qui semble définitif.

C'est peut-être ce qui me convainc de continuer, ou peut-être que c'est cette lumière dans laquelle baigne le quartier. J'ai l'habitude des petits matins européens, où on finit de danser juste à temps pour voir la nouvelle journée s'ébrouer sur la ville. À Montréal, cependant, je n'ai encore jamais eu l'occasion d'assister à ce moment de la journée et je contemple avec fascination cet éclairage inédit.



Ces derniers jours, j'ai eu beau marcher pendant des heures et des heures, je n'ai rien senti, à part peut-être le désarroi de ne rien ressentir. Je n'ai réussi à retrouver nulle part, dans aucune ruelle, sur aucune artère, dans aucun parc, 19

à aucun coin de rue, mon état d'harmonie avec Montréal. C'est la première fois que cette évidence vacille depuis des années de cohabitation. Comme avec Amour. En dépit de tout ce que j'éprouve pour elle, quelque chose s'est rompu dans notre lien.

Malgré la beauté du moment, je ne ressens pas davantage de sentiment, mais il y a quelque chose d'apaisant dans l'atmosphère. Je ne saisis pas de quoi il s'agit, jusqu'à ce que je réalise à quel point le quartier paraît assoupi.

C'est ma chance d'assister à un moment funambule, en fragile équilibre entre le jour et la nuit, un moment suspendu entre deux lumières, figé entre deux existences, trop tard pour les derniers fêtards et trop tôt pour les premiers travailleurs.

J'emprunte donc des rues désertes au hasard à travers la petite patrie endormie de Rosemont, avant de me retrouver sur la Plaza Saint-Hubert, où l'absence est encore plus frappante. Les néons éteints, les foules disparues, il ne reste plus sur les trottoirs couverts que les silhouettes des mannequins dans les vitrines, sinistrement grotesques dans leurs robes de bal à paillettes. Ni passants ni voitures, juste un étrange spectre commercial qui n'existe que pour moi.

J'ai la sensation singulière d'être la seule à vivre au milieu de la ville. Je n'ai plus besoin de faire semblant pour personne. J'ai même l'impression de retrouver une certaine communion avec Montréal, dont l'abandon fait écho au mien.



Mon corps est lui-même une ville fantôme. La veille encore, la vie fourmillait entre les murs, les rires débordaient dans les rues, mais toute activité a brusquement cessé, ne laissant derrière que l'écorce de l'existence. À première vue, tout est intact, les bâtiments se dressent encore là, mais, à l'intérieur, plus rien ne s'agite. La poussière se dépose doucement, jusqu'à recouvrir les souvenirs du bonheur. Le filon

Je n'ai jamais bien compris comment ce genre de choses pouvait arriver, comment autant de vie pouvait se volatiliser du jour au lendemain, mais au moins, cette nuit, Montréal me tient compagnie.

Je me fige quelques instants, me demandant si la cage d'escalier poussiéreuse n'était pas un passage secret vers une autre dimension, une ville fantôme qui existerait comme l'envers du Montréal quotidien, l'autre côté du miroir. Sans me laisser le temps de trouver une réponse, le jour tombe sur la ville, le moment équilibriste bascule vers la clarté. Alors, je me hâte de rentrer à l'appartement, de peur que des gens envahissent ce Montréal qui, un instant, n'a appartenu qu'à moi. Je frissonne en chaussettes dans le petit matin, et ce n'est pas rien.